Supplément au SOP n° 119, juin 1987

^
ÊTRE CHRÉTIEN ORTHODOXE AUJOURD'HUI

Conférence d'Olivier CLEMENT,
professeur à l'Institut de théologie
orthodoxe de Paris (Institut Saint-Serge),
au 6ème Congrès orthodoxe en Europe occidentale
(Walbourg, 1er - 3 mai 1987)

Document 119.B

Etre - tenter d'être - chrétien et chrétien orthodoxe aujourd'hui. Aujourd'hui, tout est ouvert. Auschwitz, le Goulag, la "démaoïsation" ont tué les grandes mythologies de la politique et de l'histoire. La scientificité repose, non sur la certitude mais sur l'incertitude, sur ce que Popper nomme le "faillibilisme". La "démythologisation" fait place à l'exploration fervente du mythe, non seulement dans son fonctionnement mais dans sa signification. Tous est ouvert : à nous d'aller de l'avant.

J'évoquerai d'abord le retour du religieux, dont on parle beaucoup aujourd'hui ; puis le renouveau du christianisme, dont on parle moins ; enfin j'essaierai de jalonner quelques chemins vers l'avenir.

I - RETOUR DU RELIGIEUX ?

Revient en effet le temps des pourquoi ? Mais s'impose une mise en perspective historique : des révélations au nihilisme contemporain, ici aussi, il faut se demander pourquoi ? Enfin la réalité et l'ambiguïté de ce retour du religieux...

a) Le temps des pourquoi ?

Les nouvelles approches du spirituel surgissent de l'épaisseur même du quotidien. Pêle-mêle : pourquoi la beauté ? pourquoi la mort ? pourquoi l'amour ? et, fondamentalement : pourquoi l'homme ?

Pourquoi la beauté ? A Ménilmontant, où j'habite, il y avait, sur la pente de la colline, de petites maisons de village, chacune avec son jardin. Puis on a démoli ces maisons pour bâtir d'immenses immeubles, - sauf une, qui reste là, minuscule au pied des tours. Avec son jardin. Et dans ce jardin, un rosier. Et sur le rosier une rose, de printemps ou d'automne, rouge sombre. Souvent, quand je vais prendre le métro, il m'arrive de monter quelques marches pour la voir. Et c'est la beauté ! Que dire ? D'abord on s'arrête un instant pour contempler. Un instant suffit. La beauté, c'est ce qui vous sidère dans la joie. Si le rosier était seulement une machine efficace, il n'aurait pas besoin de tant de fleurs pour transmettre quelques graines. La beauté est une profusion inutile, la gratuité d'être, un sentiment transcendant de la joie d'être. Ce point pourpre troue l'espace, troue la lumière grise et plate, vers quel ailleurs ?

Pourquoi la mort ? Ou plutôt, pourquoi savons-nous que nous mourrons ? Les animaux ne le savent pas, la guénon la plus intelligente traîne son enfant mort, essaie de le nourrir, jusqu'à ce que cette "chose" s'effiloche entre ses bras désormais indifférents. Seul l'homme sait qu'il mourra et ressent la mort comme contre-nature. Pour l'homme seul, la mort n'est pas naturelle. C'est donc qu'il n'est pas totalement prisonnier d'elle, qu'il pressent un autre état, une vie plus forte que la mort. Sa nostalgie, son désir, parfois même sa frénésie de transgression et de paroxysme cherchent un ailleurs, quel ailleurs ?

Et pourquoi l'amour, et pas seulement le sexe ? Pourquoi la passion tragique et pas seulement, comme le disait un "philosophe" français du 18ème siècle, "l'échange de deux fantaisies et le contact de deux épidermes" ? Pourquoi, quelquefois, la tendresse au-delà du désir ou la métamorphose du désir en langage de la tendresse ? Quel ailleurs paradisiaque se laisse pressentir quand la rencontre des corps ne fait que prolonger l'humble communion des regards ?

Et pourquoi l'homme, pourquoi les "droits de l'homme" si celui-ci n'est qu'un fragment dérisoire du cosmos et de la société, une sorte de robot conditionné par

son patrimoine génétique et son milieu ? Notre siècle a fait la preuve du caractère irréductible de l'homme. Pour tenter de le réduire, il a mis au point de gigantesques laboratoires - guerres totales, régimes totalitaires, favellas affamées du tiers-monde. Des hommes cependant, et beaucoup, ont refusé de capituler. La personne n'a d'autre définition que d'être indéfinissable, d'autre concept que d'être im-possédable. Qu'est-ce alors qu'un visage, qu'un regard, cette matière qui semble pénétrée d'une lumière venue d'ailleurs ? De quel ailleurs ?

Or, si nous étudions l'histoire, nous voyons qu'il n'y a pas seulement des questions. Il y a aussi des réponses. L'ailleurs vient à nous. L'ailleurs se révèle. L'énigme de l'homme, l'amour au-delà du désir, la beauté au-delà de l'utile, la non-naturalité de la mort nous ouvrent aux révélations de l'ailleurs.

b) Une mise en perspective historique : des révélations au nihilisme contemporain

L'humanité, faut-il le rappeler, se répartit en deux hémisphères spirituels.

D'une part l'hémisphère "asiatique", issu de l'Inde, héritier aussi des conceptions archaïques, englobant toute la Haute Asie, tout l'Extrême-Orient : un divin diffus, partout présent, dans lequel l'homme s'absorbe par une pure intériorité qui coïncide avec l'absolu. Qui coïncide aussi avec celle de l'autre. Le monde est le jeu de Dieu. Mais ni le monde, ni Dieu, ni l'autre n'existent : ce sont des rêves de l'abîme, des bulles qu'il souffle puis absorbe...

D'autre part l'hémisphère "sémitique", Judaïsme et Islam, qui rejettent cette fusion dans la totalité pour affirmer le Dieu personnel et l'homme personnel, le Je et le Tu. Mais "Dieu est au ciel et l'homme sur la terre", la vocation de l'homme est d'écouter la Parole de Dieu, d'obéir à sa Loi - le mot même d'"islam" désigne cette soumission - sans qu'on puisse parler d'une union réelle de l'homme et de Dieu.

Entre les deux, transcendant les deux, le christianisme et ses fulgurantes antinomies : antinomie du Dieu au-delà de Dieu et du Crucifié (un texte du Vendredi Saint parle du "Dieu crucifié") ; antinomie de la "Sur-unité" divine et du mystère de l'autre inscrit au coeur de l'absolu : Dieu est en lui-même amour, simultanément Unité et Trinité. Union du divin et de l'humain en Christ, sans confusion ni séparation. Dieu tout entier inaccessible et se rendant tout entier participable. Dans la relation avec Dieu comme avec le prochain, plus l'autre est connu, plus il est inconnu, Dieu est plus intérieur à moi que moi-même et pourtant il est inépuisablement au-delà. Dieu s'est fait homme pour que l'homme puisse devenir Dieu, par là-même pleinement homme. L'homme image de Dieu, ouvert à Dieu sans s'y confondre, Dieu incarné, ouvert à l'homme sans l'anéantir. Secret de l'homme à l'image du Dieu secret, communion des hommes à l'image du Dieu-Trinité.

Je crois vraiment que la haute théologie orthodoxe exprime avec une clarté et un réalisme particuliers ces paradoxes, ces antinomies, ce grand mystère du Dieu crucifié et de l'homme déifié, ce grand mystère de la personne. Ce formidable noyau d'énergie qui, jusqu'à aujourd'hui a fécondé, poussé en avant l'histoire humaine. Un des personnages du *Docteur Jivago*, de Pasternak, affirme, à propos du christianisme originel : *"Quelque chose s'est mis en mouvement dans le monde. Morte la puissance du nombre, la nécessité. La personne, la prédication de la liberté les ont remplacées. La vie humaine personnelle est devenue l'histoire de Dieu, elle a rempli de son contenu l'étendue de l'univers..."*

Le ferment évangélique n'a pas volatilisé la lourde pâte de l'histoire, mais il l'a fait lever. La chrétienté, en Orient comme en Occident, a permis une immense création de sainte beauté. Les martyrs et les moines ont désacralisé le pouvoir, que le mythe impérial ou royal a tenté de transformer en "service".

Peu à peu cependant, le christianisme "établi" est devenu partiellement l'"idéologie dominante" d'une société close. La chrétienté a pris place parmi les sociétés "traditionnelles" : semi-totalitaire, niant la différence, cimentée par la mise à mort du bouc-émissaire, la sorcière, l'hérétique, surtout le juif. Le moyen-âge occidental finissant, obsédé de danses macabres, quadrillé par le système inquisitorial, a construit un Dieu terroriste.

En Russie, après la défaite des hésychastes d'outre-Volga et la disparition du mouvement des "fols en Christ", avec le schisme durement réprimé des Vieux-Croyants et la main-mise, sous Pierre-le-Grand, de l'Etat sur l'Eglise, une sorte d'inquisition apparaissait aussi et l'Eglise, asservie, perdait par rapport à l'Etat cette capacité de critique et d'intercession qu'avait encore, au 16ème siècle, un saint Philippe de Moscou face à Ivan le Terrible.

En Orient comme en Occident la chrétienté a péché contre le don le plus précieux fait par le Christ aux hommes : le don de la liberté ; elle a péché aussi contre ce que saint Jean Chrysostome, commentant la scène du Jugement au 25ème chapitre de saint Matthieu, nommait "le sacrement du frère", "le sacrement du pauvre".

Alors l'homme européen (et je prends l'Europe dans toute son extension, y compris son Orient) s'est dressé contre ces caricatures de Dieu. Dans une ivresse de liberté créatrice, dans un grand combat, aussi, pour la justice, il a proclamé la *mort de Dieu*. Mais ce cri d'allégresse n'a pas tardé à s'achever en cri d'horreur : "*Où est Dieu ? cria-t-il, je vais vous le dire ! Nous l'avons tué, vous et moi... Mais comment avons-nous pu faire cela ? Comment avons-nous pu vider la mer ? Qui nous a donné l'éponge pour effacer l'horizon entier ? Qu'avons-nous fait à désenchaîner cette terre de son soleil ? Vers où roule-t-elle à présent ? ... Est-il encore un haut et un bas ? N'errons-nous pas à travers un néant infini ? Ne sentons-nous pas le souffle du vide ? Ne fait-il pas de plus en plus froid, ne fait-il pas de plus en plus nuit ?*" (Nietzsche, *Le Gai Savoir*, L'insensé. Coll. 10/18, p. 209).

Ainsi sont venus les temps du nihilisme. Après que les cendres d'Auschwitz et les neiges de Sibérie sont tombées sur les rêves carnivores du nihilisme pseudo-religieux, voici maintenant le nihilisme indifférent, repu, mais qui bute secrètement sur le néant. La révélation judéo-chrétienne a fait de l'homme un individu irremplaçable, mais il a oublié la résurrection et le voici seul dans la prison constellée de l'univers, sans autre horizon que le néant. On a beau refouler la mort, l'angoisse secrète ronge tout, déclenche une sorte de névrose spirituelle et la recherche des paroxysmes - érotisme, drogue, terrorisme -, où l'on croit se sentir tellement vivant, tellement souverain, qu'on oublie un instant le néant.

Ici, on le comprend, intervient le "retour du religieux".

c) Réalité et ambiguïté du "retour du religieux"

Je laisserai de côté la révolte des Orient, l'Islam surtout, c'est un autre sujet. En Occident s'instaure, pour la première fois sans doute dans l'histoire du monde, une culture totalement ouverte, universelle, passionnée d'exotisme, absorbant arts et conceptions des civilisations archaïques, des religions lointaines.

Dans cette culture, le retour du religieux se fait par une multitude de recherches individuelles, à travers la liberté et la subjectivité. Ses causes sont innombrables. Je mentionnerai :

- la quête d'un sens, la plainte de l'âme refoulée et solitaire ;
- le besoin de méthodes pour s'unifier et se libérer, dans une prise de conscience du corps et de son accord avec l'univers ;
- la découverte correspondante des techniques d'intériorisation des religions orientales ;

- la nostalgie d'une connaissance différente du monde, de l'astrologie des midinettes à la prise en compte scientifique du paranormal ;
- la remontée d'un vieux fonds magique - la science d'ailleurs ne dit-elle pas elle-même que tout est possible, de sorte qu'il n'y a plus de critère de normalité ;
- simultanément, l'apparition d'un humanisme "ouvert", d'une laïcité "ouverte".

On cherche une éthique pour éviter le totalitarisme politique ou le totalitarisme technique. On retrouve Kant et le respect de la personne. Mais pourquoi l'éthique de Kant plutôt que l'anti-éthique du Marquis de Sade ? Il n'est pas d'authentique morale sans fondement spirituel. D'autre part le développement de l'intelligence artificielle nous amène à retrouver la seule forme de pensée que les machines ne pourront jamais ni reproduire ni accélérer, la pensée méditante, lente, grave, montée de ce coeur profond dont parlent les spirituels.

Né dans ce contexte, le "retour du religieux" qui, par ailleurs, je vais y venir, porte un vrai renouveau du christianisme, me paraît revêtir aussi deux formes douteuses, qui toutes deux concernent plus ou moins l'Orthodoxie.

La première est la recherche d'un refuge hors de l'histoire, recherche souvent assortie de la haine d'un Occident mythique et d'une modernité stéréotypée. Le refuge, c'est l'arche, et, pour reprendre un jeu de mots d'Edgar Morin, cette arche est l'*archè*, l'originel. Milieu autoritaire - et qu'on veut tel -, qui prend en charge des êtres déstructurés, flottants, épars, et les encadre. A la limite, c'est le milieu fusionnel de la secte, où l'on sort de solitude en aliénant sa personne dans le culte éperdu d'un gourou. Fierté d'être séparé, d'être parmi les rares sauvés, alors que tous les autres - et c'est bien fait -, vont s'engloutir dans un déluge de feu.

Il est évident que de tels mouvements, avec leurs bons et leurs mauvais côtés, se développent aussi dans les grandes Eglises : communautés néo-évangéliques dans le monde protestant, certains groupes du "Renouveau", ou communautés néo-catéchuménales dans le monde catholique, et aussi, il faut bien le dire, certains milieux orthodoxes, micro-minorités au sein de cette minorité qu'est notre *Diaspora*.

Le positif, c'est le respect extrême porté à l'ordre liturgique et aux prescriptions ascétiques du *Typikon*, c'est la formation de petites communautés fraternelles, chaleureuses, ...un peu médisantes. Le négatif, c'est la manie obsédante de se définir contre l'autre, contre les autres orthodoxes qui ne le seraient pas vraiment, contre la confession dominante dans le pays où l'on se trouve ; c'est l'ensevelissement de la dimension pneumatologique et prophétique de l'Orthodoxie, et l'oubli que l'Eglise n'existe pas pour elle-même mais pour le salut du monde.

Le plus inquiétant, c'est que cette tendance trouve appui et nourriture dans certains secteurs du monde orthodoxe : je pense d'une part à l'extrême droite de la pensée chrétienne en Russie, qui milite en faveur d'une Orthodoxie nationaliste et totalitaire, radicalement opposée à un Occident défini comme sécularisé et enjuivé ; je pense d'autre part au mouvement apocalyptique actuel en Grèce, qui dénonce lui aussi, pêle-mêle, Wall Street, le Vatican, le judéo-maçonnisme et annonce la prochaine domination mondiale d'Israël. Dans ces milieux, les *Protocoles des Sages de Sion*, ce faux célèbre élaboré en Russie au début du siècle, continuent leur oeuvre de mort.

La seconde forme peut-être inquiétante du "retour du religieux" est la quête de la maîtrise. On pourrait énumérer ici ces produits d'exportation, hautement appréciés par l'Occident, qui s'appellent le yoga, le zen, les arts martiaux japonais... Pour beaucoup, certes, il s'agit d'une simple pacification du corps. Mais, si l'on va plus loin, on peut se laisser gagner par une certaine vision "asiatique" où l'énergie universelle remplace le Dieu personnel, où le Soi, tenu pour absolu, ne dépasse pas mais exacerbe le moi occidental. Comme dans les "spiritualités californiennes" où l'on cherche surtout à "s'éclater", le risque est celui d'une forme supérieure du

narcissisme, voire la quête magique de "pouvoirs". Faut-il le préciser ? On nage ici en plein syncrétisme.

C'est pourquoi je me méfie de ces lieux de retraite qui se disent orthodoxes et vous offrent à la carte des stages d'hésychasme et des cocktails de "prière de Jésus" et de concentration, ou dilatation, empruntée au Zen. Il nous faudra, je crois, beaucoup étudier et beaucoup prier pour "discerner les esprits" dans ces méthodes (y compris corporelles) d'intériorisation mais qui conduisent, par une ultime mort-résurrection, à une communion interpersonnelle. La quête de maîtrise nous prosterne ici aux pieds d'un roi qui n'a d'autre couronne qu'une couronne d'épines. Par chance, nous avons en Europe occidentale de vrais moines de tradition hésychaste, athonite, qui peuvent nous guider dans cette difficile mais inévitable rencontre des spiritualités asiatiques.

II - LE RENOUVEAU DU CHRISTIANISME

La troisième forme de ce "retour du religieux", et, je crois, de beaucoup la plus importante, c'est un renouveau en profondeur du christianisme, où l'Orthodoxie joue un rôle, nullement unique, mais important. Je distinguerai, pour souligner justement la portée du témoignage orthodoxe, d'abord les moyens, ou, si l'on préfère, le langage, ensuite les thèmes.

a) Les moyens, le langage

Je dirai la Tradition comme fidélité créatrice, la puissance de la gratuité, le langage de la célébration.

La Tradition comme fidélité créatrice

Devant un christianisme occidental dont la continuité a été rudement malmenée et que menace parfois la tentation de s'adapter sans recul critique ni prophétique, il importe que l'Orthodoxie évite la tentation inverse d'un traditionalisme clos. La Tradition en effet n'est pas seulement mémoire mais tension vers l'ultime, respiration de l'Esprit dans le corps de Celui qui est venu et qui vient : chaque eucharistie est une parousie voilée. Les deux dimensions de nouveauté et de continuité sont indispensables.

D'une part on ne peut se borner à répéter. On ne peut pas ne pas tenir compte de l'évolution des sensibilités et des mentalités, de l'exigence critique, des images scientifiques de l'univers. Il faut savoir interpréter les mystères du salut pour faire sentir à quel point, aujourd'hui encore, aujourd'hui surtout, ils peuvent bouleverser et féconder notre vie. Avant d'accéder à la lecture de certains Pères marqués par la rhétorique de l'antiquité finissante, on sera peut-être converti par un roman de Dostoïevski ou de Bernanos.

D'autre part, cependant, la continuité doit nourrir la nouveauté en l'insérant dans le grand fleuve de vie de la communion des saints. Non en objectivant et en répétant les Pères, mais en retrouvant leur enracinement biblique, sans avoir peur de l'exégèse critique contemporaine - mais en dégagant leur esprit pour l'appliquer à la réalité d'aujourd'hui et de demain. Les Pères du 2ème siècle dialoguaient avec la tradition hébraïque, ceux du 4ème avec la tradition hellénique, saint Grégoire Palamas, au 14ème siècle, répondait aux premières dissociations de la modernité, saint Tykhon de Zadonsk, quatre siècles plus tard, assumait l'angoisse de celle-ci, aujourd'hui, comme le disait le patriarche Athénagoras, nous devons faire face à l'élaboration difficile d'une civilisation planétaire.

C'est toujours la même Bonne Nouvelle, c'est toujours la même révélation, mais elle est inépuisable et, dans l'Esprit Saint, c'est une révélation ouverte. De même il est vrai et il n'est pas vrai de dire que l'homme est toujours le même. En comparaison de l'homme des vieilles civilisations paysannes, fruste, brutal parfois, voire cruel, mais riche de silence, de lenteur, de mobilisation des forces profondes du corps, l'homme d'aujourd'hui apparaît plus tendu nerveusement, plus complexe, plus sensible, mais surtout plus fatigué, comme dénué du "courage d'être" ; un arbre chétif qu'il ne faut pas d'abord tailler avec rudesse - il en mourrait -, mais d'abord, et c'est ce qu'il souhaite, enraciner, consolider, insérer dans le mystère d'être, dans la vie ressentie comme bénédiction - et il y a dans l'Orthodoxie une immense force de bénédiction.

De même le sens du péché s'est déplacé. Pour des raisons complexes, et surtout, mais non uniquement, en Occident, on avait fini par identifier le péché avec le "péché de la chair". Or, comme, à notre époque, la sexualité s'est "dé-dramatisée", voire banalisée, la plupart de nos contemporains ne comprennent plus le mot "péché". Mais quand on leur parle de séparation, d'irresponsabilité, d'angoisse, de tentation du suicide ou du meurtre, d'un monde où les âmes, au Nord, meurent faute de sens, et les corps, au Sud, faute de justice et de pain, ils comprennent très bien ce qu'est le péché.

Ainsi la nouveauté doit solliciter la continuité et la continuité nourrir la nouveauté. La perspective s'équilibre : l'histoire questionne la révélation mais elle est aussi questionnée par elle. La lumière de la révélation décrypte notre présent. La véritable Tradition est à la fois filiale et prophétique.

Puissance de la gratuité

La grande affirmation orthodoxe, qui rejoint ainsi le plus haut témoignage du monachisme occidental et la recherche de tant de groupes de prière, c'est que Dieu, la sainteté, la célébration liturgique, qui ne servent à rien aux yeux de ce monde, nous donnent en réalité le sens et la force. Témoigner de la résurrection par la fête liturgique et par la prière qui transforme peu à peu l'angoisse en confiance, c'est contribuer à guérir la névrose spirituelle de notre civilisation hantée par le néant. C'est atteindre le mal à sa racine et permettre aux énergies divines d'agir dans l'histoire.

Ce qui fait réellement face aux risques de désintégration de la matière, de la société, de l'âme elle-même, c'est la présence et le rayonnement de communautés eucharistiques et d'"hommes eucharistiques" qui luttent sans cesse pour la réintégration dans l'Esprit, pour la réintégration dans l'amour, de la matière, de la société, de l'âme elle-même. Nous avons besoin, comme l'a dit magnifiquement Costi Bendaly, de vraies communautés eucharistiques où s'ébauche la métamorphose du pouvoir en service, de l'avoir en offrande et partage, de l'histoire en construction du Royaume. Nous avons besoin d'une ascèse qui, par la grâce de la croix, arrache notre chair aux griffes de la mort, qui réduise nos besoins pour rendre à notre désir sa spontanéité de célébration, qui nous fasse "séparés de tous et unis à tous", prêtres de la liturgie cosmique sur l'autel du coeur, qui fasse surgir parmi nous des "pères spirituels" capables de nous libérer de notre agitation - fût-elle vertueuse et militante -, et de nous rendre palpable la paternité libératrice de Dieu.

Le langage de la célébration

Il est inutile, enfin, d'insister sur la crise actuelle du langage dans nos sociétés de bavardage publicitaire, de "langue de bois" politique, d'images obsessionnelles. Pour l'Orthodoxie, la véritable théologie doit être chantée : la louange ecclésiale, intériorisée peu à peu par une prière-respiration, une prière pulsation

même de la vie, la liturgie et la sainteté donc sont des "lieux théologiques" fondamentaux où le langage puise sa densité dans la beauté de la musique et le silence de l'adoration.

Une parole, donc, selon la vraie beauté, qui n'est pas de possession, de fascination, mais qui justement, comme dit Denys l'Aréopagite, "*suscite toute communion*", la beauté du visage démasqué, baigné d'infini, que nous montre l'icône. Nous avons besoin de nous laver les yeux par la contemplation des icônes, de nous laver les oreilles par l'écoute de la Parole de Dieu qu'amplifient les hymnes liturgiques, de nous laver le nez par le parfum de l'encens ! Afin que nos yeux, nos oreilles, tous nos sens perçoivent ce parfum de toutes choses qu'est l'Esprit.

Ici cependant, bien des problèmes se posent à l'Eglise orthodoxe elle-même, à l'inverse sans doute de ceux que connaît l'Occident chrétien. N'est-elle pas tentée d'objectiver, d'immobiliser, voire de fétichiser la parole liturgique et la parole patristique en oubliant qu'elles ne sont rien d'autre que la symbolique de notre rencontre avec le Christ et que leur but est de mettre en relation l'Evangile et l'homme d'aujourd'hui. Une grande tâche attend ici notre *Diaspora*, et déjà elle est ébauchée : traduire dans une langue belle et claire, qui ne sacrifie, pour jouer sur les mots latins, ni *lumen* ni *numen*, ni la lumière, l'intelligibilité, ni le mystère, resserrer sur l'essentiel, cet essentiel que le père Alexandre Schmemmann a su si bien dégager en ce qui concerne les sacrements.

Autre chose : notre siècle a connu la création d'acathistes magnifiques. Par exemple, cet acathiste pour les morts, écrit dans l'entre-deux-guerres au monastère Saint-Job de Potchaev, en Ukraine, véritable exorcisme, par une miséricorde infinie, du temps des assassins ; ou cet acathiste du Buisson Ardent composé en Roumanie, après la seconde guerre mondiale, par un grand poète devenu moine, bientôt martyr, et qui jalonne lumineusement les étapes de la déification ; ou encore, ce n'est pas un acathiste mais une prière composée par le métropolite Georges Khodr pour le 1er mai - car le 1er mai, si étrange que cela puisse vous paraître, a eu pour des générations et des générations d'ouvriers une grave, une douloureuse signification d'espérance, souvent scellée par le sang, et le métropolite célèbre l'acte créateur de l'homme dans le souffle de l'Esprit Saint. Or tous ces textes sont restés para-liturgiques, marginaux. Pourquoi ? La création liturgique serait-elle close, serait-elle interdite depuis la fin du premier millénaire ? Il vaut, au moins, de poser la question.

L'Orient a eu tendance à tout "sur-sacraliser" dans l'Eglise et à confondre, comme disait Vladimir Lossky, la Tradition et les traditions. La *Diaspora*, qui n'est pas pour rien occidentale, doit tendre à une sanctification dépouillée, à laquelle tout le peuple de Dieu participe, et qui utilise moins les catégories du sacré et du profane que celles du nouveau et de l'ancien, ou, justement, du sanctifié et du profané.

Ici encore, il faut unir continuité et nouveauté. Et c'est pourquoi il me semble préférable de mêler, dans les mêmes communautés, orthodoxes de vieille souche et occidentaux devenus orthodoxes.

b) Les thèmes

Ainsi pouvons-nous tenter de répondre aux problèmes fondamentaux de notre époque, où la foi en Dieu, vous le savez, ne va plus du tout de soi. Ces problèmes peuvent sembler élémentaires, ils sont fondamentaux : l'homme est-il seul dans l'immensité de l'univers ? La mort, le néant ont-ils le dernier mot ? Qui est Dieu : tout-puissant, donc auteur du mal ? Et pourquoi le mal, la souffrance et la mort ? Que signifie le péché originel puisque la science nous dit que la mort existait des milliards d'années avant l'apparition de l'homme ? Et finalement, à quoi sert la foi ?

De bien des côtés se précise une réponse profondément évangélique et paulinienne. Notre Dieu est un Dieu incarné, souffrant, libérateur qui nous communique l'Esprit Saint, le Souffle vivifiant. De ce point de vue sont importantes, à des titres divers, les élaborations d'un Moltmann, d'un Varillon, d'un Urs von Balthazar, d'un Jean-Luc Marion dont viennent de paraître les beaux *Prolégomènes à la charité*. Dans ce domaine l'apport des Pères grecs et des théologiens orthodoxes modernes est important, avec quelque chose de régulateur.

Le thème de la descente victorieuse du Christ dans l'enfer et la mort - l'enfer et la mort de l'humanité tout entière et de chacun de nous -, est au coeur de notre liturgie, de notre iconographie et de notre spiritualité pascales. Les Pères ont insisté sur le fait que le sujet de la Passion, de la Crucifixion, de la mort atroce au Golgotha est la Personne même du Verbe, "l'un de la Sainte Trinité", dit notre liturgie eucharistique. A Gethsémani, Dieu a souffert humainement toutes nos agonies ; sur la Croix, comme l'a souligné avec une force inouïe le métropolite Antoine de Souroge, le Dieu-homme est entré humainement dans l'absence de Dieu - "Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?" -, et c'est cela l'enfer, l'absence de Dieu, l'absence de l'amour.

Les penseurs orthodoxes modernes ont évoqué avec crainte et tremblement la *Kénose*, l'humiliation et comme l'évident du Dieu fait homme, sans tomber en général dans le "kénotisme" où s'enlise parfois le christianisme occidental, sans doute parce qu'il a trop longtemps exalté la toute-puissance arbitraire de Dieu. La toute-puissance, ont remarqué nos théologiens, est celle de l'amour et donc s'identifie à la toute-faiblesse (si toutefois nous employons les catégories de ce monde). Il faut la toute-puissance de Dieu pour créer des libertés, celle de l'ange, celle de l'homme : mais que ce soit vraiment des libertés, implique que Dieu entre réellement dans un risque, dans le risque du véritable amour. La création est à l'ombre de la croix, "l'Agneau est immolé dès le commencement du monde", dit l'Apocalypse.

La condition paradisiaque, la rupture que l'on appelle faussement originelle (ce qui est originel, c'est le dessein divin de l'incarnation donc de la divinisation du créé), impliquent un autre état de la création, un état qui échappe aux investigations de la science incluses dans les modalités du temps, de l'espace, de la matière qui résultent de la chute. Dieu, ce roi découronné, partiellement chassé de sa création, doit reprendre celle-ci en y introduisant désormais la mort, il façonne par ce que nous appelons l'évolution ces "tuniques de peau" au sein desquelles, après des milliards d'années en effet, l'homme déchu, désormais mortel, va réapparaître, non plus englobant mais englobé. Dieu reçoit le mal en pleine figure, lui l'Innocent auquel le mal est totalement étranger : "la face de Dieu ruisselle de sang dans l'ombre", disait Léon Bloy dans une formule que Berdiaev aimait à citer. Jusqu'au jour où une femme, Marie, lui permit de rentrer au coeur du monde, à la fois pour nous rejoindre dans notre pire esseulement et pour nous rouvrir, en Christ, dans l'Esprit Saint, les voies de la déification.

La réponse de Dieu au scandale du mal, c'est donc la croix. Dieu nous révèle son nom propre dans la désappropriation totale de la croix, et ce nom c'est l'amour, *manikos éros*, l'amour fou, ont dit Maxime le Confesseur, Nicolas Cabasilas et Paul Evdokimov. Bouleversement de l'image archaïque de Dieu, toujours présente, hélas, dans le subconscient chrétien, non plus un Dieu trop plein, extérieur, qui nous écraserait, mais un Dieu évidé d'amour comme dit l'hymne citée par saint Paul aux Ephésiens, mais un Dieu qui s'ouvre et peut donc transcender sa propre transcendance comme le suggère le Prologue de Jean que nous lisons si solennellement au coeur de la nuit pascale. La résurrection n'est pas la réanimation d'un cadavre dans les conditions de ce monde, mais le bouleversement de ces conditions, la transfiguration encore secrète du monde, qu'il nous appartient de dévoiler.

L'homme, disait saint Basile, est un animal qui a reçu la vocation de devenir Dieu. La déification, c'est la destruction, par la "croix vivifiante", de tout ce qui nous empêche d'aimer. Depuis l'Incarnation, Pâques, la Pentecôte, le vent de l'Esprit souffle avec une violence secrète sur l'histoire, nous sommes entrés dans une ère résurrectionnelle dont nous connaissons les convulsions et les promesses, où le salut n'est ni individuel ni collectif mais en communion. Et c'est pourquoi les plus grands spirituels de l'Orient chrétien n'ont cessé de prier pour le salut universel, ne mettant pas de bornes à leur espérance, estimant qu'on ne peut parler de l'enfer que pour soi, "*versant le sang de leur coeur*", disait le starets Silouane pour que tous les hommes soient sauvés.

Le salut en communion, le salut comme communion

Sous les souffles et les feux de l'Esprit qui, par le Christ, nous mène au Père, nous sommes appelés à participer au mystère proprement fondateur, celui de la Trinité. C'est un des apports fondamentaux de la pensée orthodoxe du 20ème siècle que d'avoir montré l'infinie fécondité de ce mystère (et encore tout récemment avec l'admirable traité du père Boris Bobrinskoy, *Le mystère de la Trinité*). A l'image de la Trinité, les hommes sont appelés à une unité ontologique, à un amour ontologique, à une unité dont chacun a vocation de prendre conscience dans l'Esprit Saint jusqu'à lui donner son propre visage.

Cette approche trinitaire constitue sans doute le ferment de tout ce qu'il y a de positif dans l'histoire universelle, car les hommes, aujourd'hui, cherchent simultanément l'unité du genre humain et l'identité propre de chaque personne, de chaque nation, de chaque culture, de tout ce qui fait le merveilleux bariolage de l'humanité.

Andréi Tarkovsky, commentant son film sur Roublev, lorsqu'il arrivait à l'icône de la Trinité, écrivait : "*Voici enfin la Trinité, grande, sereine, toute pénétrée d'une joie frémissante d'où jaillit la fraternité humaine. La division concrète d'un seul en trois et la triple union en un seul offrent une perspective prodigieuse à l'avenir encore épars dans les siècles...*"

Alors nous comprenons à quoi sert la foi. La foi n'est pas de l'ordre de l'avoir (avoir la foi, perdre la foi, etc.), mais de l'ordre de l'être. La foi libère notre élan le plus profond, débloque notre respiration d'éternité, elle nous communique cet "être nouveau" dont parle le Nouveau Testament, qui est un être-en-Dieu, et donc notre être proprement originel puisque nous sommes à l'image de Dieu. Et c'est un être de liberté et de joie, car Dieu est notre liberté et notre joie.

Dieu est la liberté de l'homme

Non pas n'importe quel Dieu, mais le Dieu incarné et crucifié qui se laisse assassiner par nous (nous sommes tous les assassins quotidiens de l'amour) pour offrir la vie, sa vie même, à ses assassins. Le Christ refuse au désert la tentation du prestige et du pouvoir, il se laisse souffleter en silence, il ne descend pas de sa croix - "*s'il descendait de sa croix, nous croierions en lui*" -, il ressuscite dans le secret, il veut le libre amour de l'homme. Si le Dieu-Trinité est en lui-même liberté de l'amour, il ne peut être, tourné vers nous, qu'amour de notre liberté.

En Christ, dans l'Esprit Saint, nous sommes libérés de la mort, libérés de l'angoisse, à la fois lourds de compassion et légers de haine, pressentant dans la profondeur de l'Eglise, et l'Eglise est elle-même la profondeur et la transparence du monde, pressentant le Royaume, car l'éternité commence dès ici-bas, pressentant le monde transfiguré - un "*océan de symboles*", disait saint Ephrem -, un monde de visages, et la sainte chair de la terre devenue sacrement.

Alors la joie, la grande jubilation pascale qui permettait à saint Séraphin de Sarov d'accueillir chaque visiteur par ces mots : "*Ma joie, Christ est ressuscité !*" Ce germe de résurrection qu'il nous faut déceler dans les êtres et les choses, nous devons le faire grandir, mûrir, à la lumière de cette "grande joie" sur laquelle s'ouvre et se clôt, c'est-à-dire s'ouvre définitivement, l'évangile de Luc, cette grande joie miséricordieuse qui constitue la clé de notre liturgie. Entre le néant et nous, quelqu'un s'interpose à-jamais. Alors la "*mémoire de la mort*" devient "*mémoire de Dieu*", des larmes de gratitude montent du coeur, les larmes de l'enfant perdu et retrouvé.

Et certes, la mort règne encore, par respect pour notre liberté, par appel à notre liberté. Mais nous savons, et nous devons laisser transparaître, le grand secret : Christ est ressuscité, et tout en lui est vivant, à-jamais. Ceux que nous avons aimés, ceux que nous avons perdus, ceux que nous avons tués, en lui sont vivants, à-jamais. En lui les visages s'ouvrent et s'éclairent, définitivement. En lui les choses que nous avons négligées ou traitées comme des proies sont belles, définitivement. En lui nos élans créateurs portent des fruits d'éternité. En lui tout est miracle de la première fois, du premier et si déchirant émerveillement et, comme disait Grégoire de Nysse, "*nous allons de commencements en commencements par des commencements qui n'ont jamais de fin*".

Isaac le Syrien pensait que le seul péché, c'est de ne pas faire assez attention à la résurrection. Se rappeler que le Christ est ressuscité et nous ressuscite, voilà la liberté en effet, et voilà la joie ! Et pas d'autre rappel possible que dans l'Esprit Saint, dans le Souffle vivifiant, qui, lui, est proprement notre liberté et notre joie.

III - LES CHEMINS DE L'AVENIR

Ainsi peuvent s'ouvrir les chemins de l'avenir. Ici aussi je distinguerai les attitudes et les thèmes.

a) Les attitudes :

deux, surtout, me semble-t-il : d'une part travailler à rapprocher les orthodoxes et à rapprocher les chrétiens ; d'autre part savoir se situer dans la société sécularisée.

Rapprocher les orthodoxes entre eux, rapprocher les chrétiens

C'est un fait : le petit navire s'est mis à flotter sur les eaux de l'histoire. Je veux dire le petit navire de l'Orthodoxie en Europe occidentale, une Orthodoxie qui fait souche et qui n'est plus seulement une *Diaspora*. Je ne dirai pas que l'équipage soit en parfaite santé : il doit se défendre à la fois des maladies séniles et des maladies infantiles. Il y a même quelques terroristes à bord. Mais enfin, le petit navire existe, le petit navire a pris la mer.

Comment pourrait se préciser l'organisation d'une *Diaspora* dont les spores ont germé dans cette terre ? Nous avons pris sur ce point, prématurément, des positions discutables et discutées : renforcer, sous la présidence des représentants de Constantinople, les conférences ou comités interépiscopaux ; s'orienter vers des formes originales de synodalité ; éviter ce qui pourrait faire penser à une sorte d'unia-tisme orthodoxe. Maintenant, les choses sont différentes : la prochaine conférence préconciliaire doit s'occuper de ce problème. Nous ne pouvons que lui faire confiance, quitte à réagir sur les propositions qu'elle aura élaborées.

Après tout, là n'est pas le rôle véritable de la Fraternité et de rassemblements comme celui-ci. Leur rôle est de travailler à rapprocher les orthodoxes dans le respect mutuel et l'approfondissement de leur foi. Certains services de la Fraternité sont devenus des instruments de travail indispensables : je pense surtout au Service orthodoxe de presse, le SOP, où, sous les auspices du Comité interépiscopal en France, Jean Tchékan manifeste le plus extrême dévouement.

Certes, il faut le reconnaître, les lois, les pesanteurs sociologiques qui caractérisent les micro-minorités font sans cesse surgir aux marges de la *Diaspora* des groupes plus ou moins sectaires. Et c'est pourquoi aussi il est tellement souhaitable qu'une organisation canonique, fût-elle transitoire, soit mise en place.

Pourtant, le clivage le plus net qui divise aujourd'hui l'Orthodoxie en Europe occidentale me semble le problème de sa relation avec les autres chrétiens. Beaucoup de convertis, venus surtout, en France du moins, du catholicisme, ont tendance à juger sévèrement la confession d'où ils viennent et au sein de laquelle, d'une manière ou d'une autre, ils ont souffert et dont ils ont mesuré concrètement les insuffisances. D'autres, nés dans l'Eglise orthodoxe, ou saisis par la grâce de la "douce Orthodoxie" sans rien rejeter du positif de la confession où ils sont nés, ou tout simplement - c'est mon cas -, venus de l'athéisme, découvrent, par la médiation de l'Orthodoxie, toute la densité du christianisme contemporain, s'émerveillent de tant de sainteté - et de sainteté proprement chrétienne, proprement ecclésiale -, et ressentent très fortement ce que j'observais tout à l'heure à propos des théologies du "Dieu crucifié" : la "réémergence" d'un christianisme indivis.

Plus la foi est grande et profonde, me semble-t-il, et plus elle peut admettre une diversité d'interprétations, moins elle a besoin d'imposer à tous un moule uniforme. Essayons donc ensemble de témoigner positivement du meilleur de l'Orthodoxie, les uns marquant les différences (mais sans volonté systématique de disqualifier), les autres marquant les convergences (mais sans tentation de relativisme).

Personnellement, je pense que les échanges oecuméniques, en notre siècle, ont favorisé une prodigieuse prise de conscience de l'Orthodoxie. Car il faut être soi pour dialoguer. Et je crois qu'une Orthodoxie ainsi élucidée peut jouer un rôle important pour un rapprochement en profondeur des chrétiens. En leur rappelant nos racines communes (qu'ils ont d'ailleurs périodiquement redécouvertes et redécouvrent aussi d'eux-mêmes aujourd'hui), racines non seulement bibliques mais proprement ecclésiales, en leur montrant l'unité organique de la pensée, de la liturgie et de la contemplation, en suscitant un oecuménisme des contemplatifs, en aidant à surmonter, par le témoignage de sa propre continuité, les oppositions surgies entre la Réforme et la Contre-Réforme.

Les jeunes théologiens laïcs russes qui, dans les années 70, avaient organisé en URSS le mouvement des "séminaires libres", étaient les zélés d'une Orthodoxie pure et dure qui méprisait l'Occident et n'y voyait qu'un christianisme dégénéré, en voie de dépérissement. Mais lorsqu'ils se sont trouvés en relégation, ils ont reçu par milliers lettres et colis envoyés par des catholiques et des protestants d'Europe occidentale, ils ont appris que ceux-ci organisaient des pétitions en leur faveur, dont certaines ont recueilli plus de cent mille signatures. Et ces lettres étaient pleines de foi et d'amour, d'une authentique sève spirituelle. "Mes amis, a dit Vladimir Porech lorsqu'il est rentré à Léninegrad, nous étions en train de faire de l'Orthodoxie une secte." "Les difficultés historiques et doctrinales subsistent, a écrit de son côté Alexandre Ogorodnikov, mais elles sont peu de choses en comparaison avec l'unité de la famille chrétienne universelle, dont j'ai fait concrètement l'expérience."

Se situer dans la société sécularisée

Il y a eu, il y a encore, comme Soloviev l'a montré, une forme nécessaire de la sécularisation. Dans la chrétienté, comme dans les sociétés archaïques, la culture était assujettie autoritairement à la religion. Avec la Renaissance, dans une ivresse de liberté, les différents secteurs de la culture ont secoué le joug du cléricalisme. Il en est résulté de fantastiques explorations, dans les sciences de la nature comme dans celles de l'homme, et de hautes créations, dont la plus remarquable est sans doute la grande musique occidentale.

Mais aujourd'hui le noyau d'énergie spirituelle dont l'éclatement a permis la modernité s'épuise, la "mort de l'homme" menace après la "mort de Dieu". Une troisième étape s'ouvre à nous. Le cléricalisme est bien mort et les chrétiens ne peuvent exercer aucun pouvoir sur la culture et la société. Mais ils peuvent, avec une humble force, suggérer un certain sens, un certain feu, une certaine lumière. Le nihilisme contemporain, après tout, est le lieu prédestiné pour le témoignage de la Résurrection.

La grande pensée des philosophes religieux russes, dans la première moitié de notre siècle, et cette pensée se rallume aujourd'hui en Russie, fut d'élargir à la culture la notion ascétique individuelle de *transfiguration*. Ici intervient, chez eux, une autre notion, celle de "divino-humanité". La chrétienté eut tendance à penser Dieu contre l'homme, la modernité l'homme contre Dieu. Mais Dieu et l'homme ne s'opposent pas, ils se révèlent ensemble dans le Christ.

La divino-humanité christique est l'espace de l'Esprit Saint et de la liberté créatrice de l'homme. Elle éclaire *autrement* les acquis et les recherches de la sécularisation. Ce que les Pères de l'Eglise ont fait pour le monde méditerranéen - et ils se sont mis à la tâche dans une société à la fois païenne et sécularisée -, il nous appartient de le faire à l'échelle de la planète !

b) Alors les thèmes, ou plutôt les tâches, quelques unes du moins.

J'en vois trois surtout : donner à l'Evangile toute sa portée sociale ; déceler à sa lumière le sens de l'éros ; déceler aussi, à sa lumière, le sens du cosmos.

Donner à l'Evangile sa portée sociale

Nous devons, nous orthodoxes, si longtemps traumatisés par la révolution russe de sorte que le mot "social" était devenu pour nous un terme maudit et que nous avons l'obsession de l'"horizontalisme", nous devons sortir d'un piétisme individualiste et socialement conservateur pour retrouver l'unité du "sacrement de l'autel" et du "sacrement du frère".

Saint Basile écrivait un traité *Du Saint Esprit* et fondait un énorme centre social que les pauvres surnommaient la "Basiliade". Saint Jean Chrysostome écrivait ses *Homélie sur l'incompréhensibilité de Dieu* et mettait au point un plan pour extirper la misère des grandes villes. Il n'existe aucune opposition entre le "vertical" et l'"horizontal", entre la contemplation et l'action, mais la véritable spiritualité est une spiritualité créatrice.

S'ouvrir à la Résurrection, s'ouvrir à l'Esprit vivifiant, c'est contester patiemment, concrètement et d'une manière inventive toutes les formes de mort qui pèsent sur la société et sur la culture. La révolution du Christ n'est pas individuelle, elle est de la personne en communion. Elle met l'accent sur la personne dans les pays de l'Est, sur la communion - c'est-à-dire sur le partage et la justice -, dans les pays du Sud, sur le tiers-monde que notre civilisation de consommation contribue à rendre affamé et misérable.

Le Christ est en agonie dans les hôpitaux psychiatriques spéciaux d'Union soviétique comme chez les paysans dépossédés du *Nord-Este* brésilien ; pendant ce temps, pour paraphraser Pascal, nous ne pouvons pas dormir. Peut-être est-ce à nous, chrétiens d'Europe occidentale, orthodoxes d'Europe occidentale, à faire le lien : en rappelant à ceux du Sud que seule la spiritualité, seule l'éternité fécondent l'histoire, en rappelant à ceux de l'Est qu'une spiritualité qui ne transforme pas le monde risque d'être morbide et complaisante.

Je le vois, ce lien, dans le mouvement "néo-orthodoxe" en Grèce qui affirme que l'Eglise doit être un événement social ; en Grèce où ce sont la prière et l'exemple de l'Athos qui amènent à l'Eglise beaucoup d'intellectuels, surtout parmi les révolutionnaires, mais révolutionnaires ils le sont désormais autrement.

Je le vois, ce lien, dans le Mouvement de Jeunesse du Patriarcat d'Antioche, à l'écoute des insurrections du tiers-monde, mais cherchant dans l'expérience de la communauté eucharistique une attitude de non-violence active, inventive, qui multiplie la vie et l'amitié - notamment avec les Musulmans -, là où voudraient régner la peur, la haine et la mort.

Je le vois, ce lien, dans ces petits groupes de chrétiens qui, en France notamment, s'imposent un style de limitation volontaire pour prendre en charge, concrètement, ponctuellement, tel village d'Afrique ou d'ailleurs, à la fois pour donner et pour recevoir.

Avec l'échec des idéologies et l'aveuglement du capitalisme sauvage à l'échelle de la planète, un christianisme profondément spirituel et profondément incarné peut devenir le véritable espoir des "damnés de la terre".

En second lieu, trouver à la lumière de l'Evangile le sens de l'éros. Face à la pauvre banalisation de celui-ci, face à cette rage de tout voir, de tout montrer qui, dit Baudrillard, ne peut conduire qu'à la mort, s'impose une réflexion chrétienne sur le sens de l'amour. L'Orthodoxie connaît ici une situation privilégiée grâce à son expérience du sacerdoce marié, à son "économie" de miséricorde envers les divorcés-remariés, à la puissante bénédiction de la vie qui imprègne la célébration sacramentelle du mariage.

Pourtant, si l'on met à part quelques textes patristiques, trop sollicités et passablement patriarcaux, c'est seulement à partir de la fin du siècle dernier que s'engage dans le monde orthodoxe une réflexion neuve et originale sur l'amour humain : depuis le discutabile mais stimulant *Sens de l'amour* de Vladimir Soloviev jusqu'aux fortes pages de Berdiaev et de Rozanov et, plus récemment, les fines analyses de Paul Evdokimov et, aujourd'hui même, d'Elisabeth Behr-Sigel sur le masculin et le féminin.

Le rôle de l'Eglise, au-delà de certaines crispations actuelles du Vatican, c'est de rappeler que la sexualité n'est pas le péché par excellence, et qu'elle peut devenir le langage d'une vraie rencontre personnelle. De rappeler que ce n'est pas la technique qui doit avoir le dernier mot, par exemple pour les manipulations génétiques ; la technique n'est pas un destin, elle sera ce que nous en ferons. Plus que le refus compte ici l'inspiration et la miséricorde, le respect de la personne et de la communion des personnes : c'est le langage même de l'Evangile.

Et l'Eglise doit rappeler aussi, contre un sous-freudisme vulgarisé, que l'expérience mystique n'est pas un ratage de l'éros mais son accomplissement plénier.

Enfin chercher, à la lumière de l'Evangile, le sens du cosmos. L'élan de la science occidentale est incontestablement d'origine biblique : le monde est en permanence créé, il a donc une consistance propre, il est remis à la responsabilité

de l'homme et notre intelligence peut le pénétrer, justement parce qu'il est structuré par l'intelligence de Dieu. "*Dieu est présent jusque dans l'intestin d'un pou*", disait Luther. Mais cette recherche, en Occident, a perdu de plus en plus contact avec un christianisme devenu a-cosmique, ignorant des énergies divines, centré sur le "*Dieu et mon âme*" du piétisme. La théologie dominante a séparé le naturel et le surnaturel, de sorte que le "naturel" a été livré à d'autres "esprits".

Comme l'a montré Michel Henry dans *La barbarie*, la science, pour se développer, a dû laisser de côté les qualités sensibles, la chaleur, la beauté, la vie des êtres et des choses, pour ne considérer que des schémas quantifiables. Une science ainsi vouée à la seule connaissance "horizontale" des causes et des effets découvre certes beaucoup, mais s'interdit toute finalité. Aujourd'hui, livrée à la volonté de puissance ou de profit, voire à des rêves prométhéens, elle menace l'existence même de l'humanité et de la vie terrestre.

Or, on l'ignore trop, l'Orient chrétien a développé une toute autre connaissance de la nature (seulement ébauchée, ici, dans le franciscanisme ou dans certains ésotérismes). C'est la *phusikê théôria*, la contemplation "*des secrets de la gloire de Dieu cachée dans les êtres et les choses*", pour reprendre une expression de saint Isaac le Syrien. Connaissance qui part de l'apparaître concret des choses pour y déceler la trans-apparition des énergies divines.

Chaque chose, contemplée à la verticale par l'oeil du coeur s'ouvre sur des horizons infinis. Le *Logos* est le sujet divin de tous les *logoï*, de toutes les "*paroles*" divines qui portent le monde. L'homme *logikos*, image personnelle du *Logos*, est appelé à devenir leur sujet humain. La rencontre se fait dans le Dieu-homme qui nous permet de déceler les essences spirituelles des choses, non pour nous les approprier, mais pour les offrir au *Logos* après les avoir "*nommées*", c'est-à-dire marquées de notre génie créateur.

Cette connaissance, avec l'ascèse qu'elle implique, doit devenir elle aussi aujourd'hui une affaire de civilisation, si nous voulons respecter et spiritualiser la nature au lieu de la détruire. Sans doute faudra-t-il demain entrecroiser dans l'approche du monde la connaissance horizontale et la connaissance verticale pour limiter, orienter, finaliser le savoir scientifique et le pouvoir technique.

"VIVE DIEU ET SA JOIE !"

Aujourd'hui, nous avons souvent l'impression de nous trouver dans une impasse, d'être acculés soit à la catastrophe, soit à une véritable métamorphose spirituelle. Dans la Bible, chaque fois que tout semblait perdu, il s'est trouvé un "*reste*" fidèle qui justement a permis la métamorphose. Ce "*reste*", je le vois maintenant dans un christianisme en plein renouveau, au sein duquel l'Orthodoxie peut jouer un rôle discret mais décisif par sa prière, son témoignage, sa vision de la Trinité et de la divino-humanité, sa vision de toutes choses et du Christ lui-même dans l'Esprit Saint, le Souffle qui porte le monde et ouvre notre intériorité sur l'abîme du Père, sur le "*silence du Père*", disait Ignace d'Antioche. Ce "*reste*", et d'abord l'Orthodoxie en Europe occidentale, je les vois agir comme un humus, comme un ferment, comme le "*grain de moutarde*" dont parle l'Évangile. Si Dieu le veut, si l'homme le veut, un arbre surgira de ce germe, une Église de communion coeur vivant d'une "*civilisation de la communion*".

Aujourd'hui, tout semble souterrain, comme la grotte de la Nativité, comme la grotte du coeur. Il le faut. Il faut que le Dieu de la joie et de la liberté rejoigne l'homme moderne, à la fois adulte, puissant et désespéré, au plus souterrain de son

angoisse et de son désir. C'est le cri prophétique de Dimitri Karamazov condamné au bagne, au labeur dans les mines, celles de l'âme aussi, condamné pour un crime qu'il a commis sans le commettre, comme nous tous. Ce cri, je le ferai mien pour finir, quitte à vous paraître impudique : *"Si l'on chasse Dieu de la terre, nous le rencontrerons sous la terre !... Alors nous, les hommes souterrains, nous entonnerons dans les entrailles de la terre un hymne tragique au Dieu de la joie. Vive Dieu et sa joie ! Je l'aime !"*